

AGAT FILMS
PRÉSENTE

STÉPHANE
BAK

ALICE
DA LUZ

TWIST À BAMAKO

UN FILM DE
ROBERT GUÉDIGUIAN

ÉCRIT PAR GILLES TAURAND ET ROBERT GUÉDIGUIAN
AVEC SHABO BALDE, GAVARY DIOMBERA, AHMED DRAMÉ, DIDUC KOMA, MIVEX PICHA, ISSA WASSIM DIODO

AGAT FILMS présente

**STÉPHANE
BAK** **TWIST** **ALICE
DA LUZ**
À BAMAKO

**UN FILM DE
ROBERT GUÉDIGUIAN**

AU CINÉMA LE 5 JANVIER 2022

Matériel presse téléchargeable sur <http://diaphana.fr/>

DISTRIBUTION

DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Faubourg St Antoine
75011 Paris
Tél. : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

PRESSE

Laurence Granec
Vanessa Fröchen
presse@granecoffice.com
71, Bd Voltaire - 75011 Paris
Tél. : 01 47 20 36 66

diaphana
DISTRIBUTION



SY NOP SIS

1962. Le Mali goûte son indépendance fraîchement acquise et la jeunesse de Bamako danse des nuits entières sur le twist venu de France et d'Amérique.

Samba, le fils d'un riche commerçant, vit corps et âme l'idéal révolutionnaire : il parcourt le pays pour expliquer aux paysans les vertus du socialisme.

C'est là, en pays bambara, que surgit Lara, une jeune fille mariée de force, dont la beauté et la détermination bouleversent Samba.

Samba et Lara savent leur amour menacé. Mais ils espèrent que, pour eux comme pour le Mali, le ciel s'éclaircira...



ENTRETIEN AVEC ROBERT GUEDIGUIAN

Comment vous est venu l'idée de ce film ?

Je suis allé voir l'exposition des photographies de Malick Sidibé (« Mali Twist », à la Fondation Cartier, à l'automne 2017). Cette réjouissante explosion de vitalité à travers les corps déhanchés de ces jeunes danseurs m'a rendu très curieux de cette époque. Quelques semaines plus tard, j'étais à Lyon pour présenter *La Villa*, avec Marc Bordure, un de mes associés d'Agat Films. Il avait rencontré le commissaire de l'exposition avec l'idée de produire une série ou un film documentaire. En marchant dans la rue, il commence à me raconter ce qu'il avait appris sur le Mali des années 1960 et me décrit l'exaltation révolutionnaire qui animait cette jeunesse. Au bout de quelques minutes, je lui ai dit « et si je faisais un film de cinéma avec tout ça ? ».

Cette histoire de jeunes gens idéalistes qui veulent créer un Etat socialiste après l'indépendance tout en dansant le twist et le rock'n'roll, ressemble à ma propre histoire.

Si Bamako ou Marseille en modifie la forme, le fond est strictement identique. On s'est mis à travailler avec Gilles Taurand. En quelques semaines on avait des tonnes de documentation, rencontré des spécialistes de la période. On s'est inspiré de deux jeunes gens qui dansent sur l'une des photos les plus connues de Sidibé, lui en costume blanc et elle, pieds nus avec sa petite robe. On a imaginé qu'ils étaient très amoureux (en réalité ils étaient frère et sœur) que le garçon, dans la journée, une fois enlevé son costard blanc, mettait son treillis et allait dans les villages au fond du Mali pour convaincre

les paysans d'accompagner la construction du socialisme et que la fille avait été mariée de force dans l'un de ces villages. Nous voulions raconter une belle et tragique histoire d'amour pour incarner ce que j'appelle ce « moment communiste », de construction, de fête révolutionnaire où les possibles se heurtent à la contre révolution mais aussi à la tradition et aux coutumes ancestrales.

Quel souvenir gardez-vous des indépendances africaines ?

Je me souviens des images de l'arrestation de Lumumba (premier ministre de l'indépendance du Congo Kinshasa, arrêté par Mobutu soutenu par la Belgique et les États-Unis), de son regard intense quand il monte dans le camion qui le conduit à la mort... C'était en 1960, j'avais sept ans. Après, dans mon travail, dans mes études, je n'ai pas rencontré directement cette époque. J'ai une culture générale sur l'âge des indépendances. Très jeune militant, j'ai lu les damnés de la terre de Franz Fanon et le discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire. Ils étaient dans mes livres de chevet.

Beaucoup de vos films parlent de la fin d'un rêve. Comment se fait-il que pour parler du début, vous partiez si loin ?

D'abord parce que je n'ai jamais fait ce que l'on appelle de l'autofiction. J'ai toujours parlé de mes sentiments intimes à travers des personnages très éloignés de ma propre vie. J'ai donc sauté sur l'occasion pour m'identifier immédiatement. C'est ce que je disais à Stéphane Bak (qui interprète Samba, le jeune révolutionnaire). Je suis allé jusqu'à prêter ma moto à son personnage, celle que j'avais à cet âge-là, que j'ai toujours gardée. Ensuite, en parlant de ce pays-là, je n'avais pas la charge, pour le dire vite, du stalinisme. En Occident, quand on dit « je suis communiste » ou « j'ai été jeune communiste », on est tout de suite renvoyé dans les cordes par les questions liées à l'URSS, au stalinisme, aux dictatures des pays d'Europe centrale...

Entre cette envie de dire quelque chose d'intime et l'évocation d'une histoire, qu'est-ce que vous vous êtes fixé comme règles ?

Ce sont toujours les mêmes. Avec Gilles on a écrit *Le Promeneur du Champ-de-Mars* (la fin du deuxième septennat de François Mitterrand) et *L'Armée du crime* (sur les résistants du groupe Main d'œuvre immigrée, dit groupe Manouchian). Après avoir consulté les spécialistes, il faut à la fois se sentir libre par rapport au factuel et à la chronologie car le temps du récit doit être privilégié par rapport au temps historique en prenant garde à ce qu'il n'y ait aucun contresens. Il fallait évaluer les grands axes de conflit, la révolte des commerçants contre l'intervention de l'Etat, les féodalités dans les villages qui s'accommodaient très bien du colonialisme, les débats sur la musique occidentale... bref la réalité du régime de Modibo Keita, qui est très regretté en Afrique. Ce régime a été une belle éclaircie, un moment lumineux, surtout par rapport à ce qui se passe aujourd'hui.

Et puis, il y a très longtemps que je pense à cette contradiction exprimée dans le film entre la fête et la révolution, c'est quelque chose qui m'agite. Les tentatives de socialisme sont toujours du côté de la raison, du travail, de l'effort, des samedis communistes, du travail collectif. Et évidemment, le capitalisme, c'est la fête, la réussite, la danse, etc... J'ai essayé de montrer cette erreur totale des dirigeants du Mali qui considéraient que ces clubs sécrétaient une idéologie contrerévolutionnaire.

Dès le départ, il était évident que vous ne pourriez pas tourner au Mali ?

Mon ami Cheikh Omar Sissoko, cinéaste, militant, qui a été ministre de la Culture du Mali, m'avait dit que ce ne serait pas possible. Il était heureux du projet mais m'a déconseillé de venir. On a envisagé le Burkina Faso, mais ça commençait à se tendre et effectivement, quelques mois plus tard... Restait le Sénégal. On avait une interlocutrice là-bas, une jeune productrice, Angèle Diabang, avec qui Agat a produit des documentaires. On lui a demandé, ainsi qu'aux collaborateurs sénégalais de l'équipe, les chefs décorateurs, le premier assistant, Demba Dieye, qui est un assistant exceptionnel, de relire le scénario. Non pas d'un point de vue historique, parce que cette histoire-là vieille de presque soixante ans, ils ne la connaissaient pas si bien que ça, mais du point de vue des détails, des vêtements, de certains gestes, des manières de se tenir, de bouger, de se parler...

Comment avez-vous décidé de la question de la langue dans laquelle s'expriment les personnages ?

On a regardé les quelques documentaires de l'époque, il y en a très peu, au tout début des années 1960. Il y a deux documents en particulier, sur le site de l'Ina, dans lesquels on interviewe plein de gens. Il s'avère que d'abord les intellectuels parlent tous français, de manières très différentes, avec ou sans accent, il y a tous les cas. Ça nous a conforté dans l'idée de faire le film en français en l'émaillant de répliques en bambara (la

langue véhiculaire au Mali). Ce qui n'était pas simple parce que des gens qui parlent bambara au Sénégal, il n'y en a pas tant que ça. On est allé chercher des figurants dans les associations bambaras de Saint Louis. On a voulu un mélange linguistique proche des usages de l'époque. Pour les rôles de jeunes, c'était plus difficile de trouver des acteurs au Sénégal parce que le français s'est un peu perdu. D'où la présence de cinq six français d'origine africaine au générique, Stéphane Bak, Alice Da Luz, Bakary Diombera, Ahmed Dramé, Saabo Balde et Diouc Koma... Tous les autres, une soixantaine, viennent d'Afrique de l'Ouest.

Pour Bamako, vous avez choisi...

Thiès, à côté de l'aéroport de Dakar, qui est la deuxième ville du Sénégal, dont Senghor avait été le maire. Parce qu'il y a ces avenues bordées de grands arbres, qui rappellent les quelques images de Bamako à cette époque que j'ai pu voir, entre autres dans un film de Joris Ivens, *Demain à Nanguila* (1960). Pour les monuments officiels, c'était plutôt simple, c'est l'architecture coloniale, qui est la même au Mali et au Sénégal. Ce qui est au bord du fleuve a été tourné à Saint-Louis, soit à Podor, tout au nord du Sénégal face à la Mauritanie.

Comment les acteurs - français ou sénégalais- se sont-ils retrouvés dans cette histoire ?

Les jeunes acteurs français étaient enchantés à l'idée de tenir des rôles autres



COMMISSAIRE
←



que des éternels dealers, voleurs ... qu'on leur propose en France. Cette histoire résonnait pour tous, car d'où qu'ils viennent, cette possibilité de la construction d'un autre monde, d'une utopie panafricaine, c'était la jeunesse de leurs parents. Bakary et Ahmed, qui sont d'origine malienne, me disaient qu'ils avaient raconté le film chez eux, que leurs parents se souvenaient très bien des clubs de Bamako. Pour les Sénégalais, c'était une réappropriation d'une période peu racontée de leur histoire. Alors que je travaille toujours avec mes meilleurs amis, j'ai rarement eu autant d'enthousiasme sur un film. On était très nombreux, 67 sur la feuille de service, et on pouvait se tourner de tous les côtés, tout le monde souriait.

L'équipe aussi était franco-sénégalaise ?

On était une douzaine de français, certains chefs de postes étaient sénégalais, les deux décorateurs, par exemple, les meilleurs d'Afrique de l'Ouest. L'un d'eux, Papa Kouyaté, est le fils de Sotigui Kouyaté, l'acteur de Peter Brook. Cette entente vient aussi de ce que nous sommes. Toute mon équipe a un état d'esprit, une morale, qui font que, où que nous tournions, au fin fond de l'Arménie, à Beyrouth, à Marseille ou à Paris, on travaille avec les gens qui sont là. C'est notre façon d'aborder un tournage : se mettre en sympathie avec les habitants des maisons, des rues où on va tourner, avec les commerçants, les associations...comme en immersion dès la préparation du film. S'il n'y avait pas eu cette interruption de plusieurs mois qui nous a coupé les pattes, c'était vraiment idyllique.

C'était à quel moment du tournage ?

Au bout de trois semaines. On était vraiment en train de décoller, tout se passait très bien. On faisait une fête, le jour où on l'a su, un samedi soir. Quand on a arrêté, on ne savait rien de ce qui allait se passer.... C'était en mars, j'ai dit « on reviendra en octobre », après la saison des pluies, ce qu'on a fait. On a maintenu le contact, et une semaine après la reprise, on retrouvait la même ferveur.

Toutes les histoires que vous avez racontées, y compris *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, *L'Armée du crime* ou *Une histoire de fou*, ont des histoires qui sont les vôtres : la gauche au pouvoir, la résistance communiste, la lutte arménienne... Cette fois cette histoire vous est tout à fait étrangère. Est-ce que vous vous sentez le droit de raconter une histoire qui n'est pas la vôtre ?

En fait je considère que c'est la mienne. C'est mon histoire, de la même manière que notre histoire est la leur. Il n'y a qu'une histoire du monde. J'ai le droit et le devoir de regarder toutes les histoires du monde. Heureusement, on peut raconter des choses qu'on n'a pas vécues, parce que nos pauvres vies sont très limitées. Je le dis sans provocation, c'est mon histoire, comme Tchekhov, Grossmann ou Harrison sont à moi, comme toute l'histoire et la culture du monde m'appartiennent, et je me dois de les utiliser. Après se pose la question de savoir, non pas si on aurait dû ou non

travailler sur ce sujet, mais si l'on a bien ou mal travaillé. C'est la seule manière de se poser la question, et ça vaut aussi pour les histoires personnelles. Ce qui compte, c'est la qualité du regard.

Il y a la question du regard, mais aussi celle de la position. Vous êtes français, issu de l'ancienne puissance coloniale qui a dépossédé les Maliens de leurs richesses et de leur histoire pendant plus d'un siècle. Est-ce que ça implique des responsabilités supplémentaires ?

Bien sûr. Celle d'être le plus juste possible. Je peux moins faire d'erreurs que si j'étais malien. J'aime être accablé de responsabilités en faisant un film, avoir énormément d'enjeux, de difficultés, de risques, et à travers ces risques de faire quelque chose qui soit le plus réussi possible. Dois-je ajouter que ni par héritage familial, ni par mon parcours personnel, je ne me suis jamais retrouvé du côté des défenseurs du colonialisme.

A qui s'adresse ce film ?

Au monde entier. C'est l'universalisme dont je ne m'écarterai jamais. Je crois que la lutte des classes est universelle comme ce qu'elle induit, la volonté d'un meilleur partage des richesses. Sous toutes les latitudes, quel que soit le costume, quelle que soit la langue, la religion, la couleur de peau... c'est ma grille de lecture. A partir de là, j'ai eu de belles discussions avec les Africains ... Quand Samba se fâche avec le chef de village, un des acteurs qui tenait un petit

rôle a dit spontanément « tu ne peux pas parler comme ça au chef de village » et j'ai dit « bien sûr que si, il ne peut pas l'encadrer, c'est son ennemi de classe ». Il m'a dit qu'il comprenait mais qu'il était quand même un peu gêné. La question de la polygamie, celle du mariage forcé font encore débat. Je ne fais qu'adopter le point de vue qu'avaient les jeunes révolutionnaires à ce moment-là. Je n'impose pas, je débats. Je crois que c'est mon devoir de le faire. Et pour que le débat soit le plus large possible nous avons doublé le film en bambara et en wolof pour qu'il soit diffusé au Mali et au Sénégal surtout sur les petites télévisions locales très regardées.



LISTE ARTISTIQUE

Samba	Stéphane BAK
Lara	Alice DA LUZ
Jules	Saabo BALDE
Badian	Bakary DIOMBERA
Bakary	Ahmed DRAMÉ
Namori	Diouc KOMA
Bintou	Miveck PACKA
Lassana	Issaka SAWADOGO



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Robert GUÉDIGUIAN
Écrit par	Gilles TAURAND et Robert GUÉDIGUIAN
Image	Pierre MILON
Montage	Bernard SASIA
Décors	Mahamoudou Papa KOUYATÉ Oumar SALL
Son	Laurent LAFRAN
Direction de production	Malek HAMZAOUI
1ers assistants réalisateur	Demba DIÈYE Ferdinand VERHAEGHE
Régie	Mamadou Hady DIA Bruno GHARIANI
Costumes	Anne-Marie GIACALONE Mame Fagueye BA Abdou Lahad GUÈYE
Maquillage	Marième NGOM
Montage son	Jean-Marc SCHICK Nicolas DAMBROISE
Mixage	Emmanuel CROSET
Musique originale	Olivier ALARY
Un film produit par	Marc BORDURE, Robert GUÉDIGUIAN, Yanick LÉTOURNEAU et Angèle DIABANG
Avec la complicité de	Angelo BARBAGALLO
Une production	AGAT Films, Périphéria et Karoninka
En coproduction avec	France 3 Cinéma Canal+ International
Ce film a été soutenu par	Eurimages





Avec la participation financière de

Société de développement
des entreprises culturelles –
Québec
Téléfilm Canada

Ainsi que

France Télévisions
Canal+
Ciné+

En association avec

La Banque Postale Image 14
Cinémage 15
Sofitvcine 7

et

Avec le soutien

Bibi Films
Du Centre National du cinéma
et de l'image animée
et de La Région Provence-
Alpes-Côte d'Azur en
partenariat avec le CNC

Avec la participation financière de

Crédit d'impôt Québec
Crédit d'impôt pour production
cinématographique ou
magnétoscopique canadienne

en collaboration avec

Radio Canada

Distribution France

Diaphana

Distribution Canada

MK2 Mile End Inc.

Ventes internationales

MK2 Films

diaphana
DISTRIBUTION

FILMOGRAPHIE

Robert Guédiguian est né à Marseille en décembre 1953.

Il est l'un des producteurs fondateurs d'AGAT FILMS - EX NIHILO, collectif de neuf producteurs associés. Il est auteur, réalisateur, producteur de :

- 1981 - **DERNIER ÉTÉ**
- 1984 - **ROUGE MIDI**
- 1985 - **KI LO SA ?**
- 1990 - **DIEU VOMIT LES TIÈDES**
- 1993 - **L'ARGENT FAIT LE BONHEUR**
- 1995 - **À LA VIE, À LA MORT !**
- 1997 - **MARIUS ET JEANNETTE**
- 1998 - **À LA PLACE DU CŒUR**
- 2000 - **À L'ATTAQUE !**
- 2001 - **LA VILLE EST TRANQUILLE**
- 2002 - **MARIE JO ET SES DEUX AMOURS**
- 2004 - **MON PÈRE EST INGÉNIEUR**
- 2005 - **LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS**
- 2006 - **LE VOYAGE EN ARMÉNIE**
- 2008 - **LADY JANE**
- 2009 - **L'ARMÉE DU CRIME**
- 2011 - **LES NEIGES DU KILIMANDJARO**
- 2014 - **AU FIL D'ARIANE**
- 2015 - **UNE HISTOIRE DE FOU**
- 2017 - **LA VILLA**
- 2019 - **GLORIA MUNDI**

Les lendemains chanteront-ils encore ? de Robert Guédiguian

En dialogue avec Christophe Kantcheff

Parution le 24 novembre chez LLL Les Liens qui libèrent



Depuis Marius et Jeannette (1997), l'auteur est internationalement reconnu pour son œuvre cinématographique, ancrée à Marseille tout en étant universelle, embrassant les problèmes du monde à travers des personnages du peuple. En outre, le cinéaste n'hésite jamais à intervenir dans le débat public quand il le juge utile. En voici la vibrante illustration avec cet ouvrage où conviction et passion se mêlent pour esquisser un horizon plus enthousiasmant...

À travers ce livre qui porte un titre en forme d'espoir, sans certitude sur l'avenir, Les lendemains chanteront-ils encore ? Robert Guédiguian développe sa vision du monde, sa critique du capitalisme au filtre d'une analyse résolument marxiste, et sa conception de l'être humain. Il le fait sur la base de ce qu'il nomme « ses intuitions documentées », convoquant sa biographie, son expérience professionnelle et civique, ses lectures croisant les grands textes de la littérature et les sciences humaines, le tout avec humour. Il revient également sur le quinquennat qui arrive à son terme, sur le mouvement des Gilets jaunes, sur la crise du Covid-19, ou encore sur un sujet qui lui est particulièrement cher : la situation de la gauche. Ayant fondé sa vie sur le collectif, il a conçu Les lendemains chanteront-ils encore ? comme un acte de transmission et une adresse aux personnes de bonne volonté. Homme de conviction et d'engagement, Robert Guédiguian livre cette parole libre et nécessaire au fil d'un dialogue avec Christophe Kantcheff, rédacteur en chef adjoint à l'hebdomadaire Politis, auteur d'un ouvrage sur l'œuvre du cinéaste, Guédiguian (éditions de l'Atelier, 2018), avec lequel il partage une complicité de longue date.

Pour la première fois, Robert Guédiguian expose son horizon politique dans un livre, avec une ambition qui dépasse la seule prise de position à la veille d'une échéance électorale cruciale.

Contact presse : Anne Vaudoyer - anne.vaudoyer@gmail.com - 06 63 04 00 62

